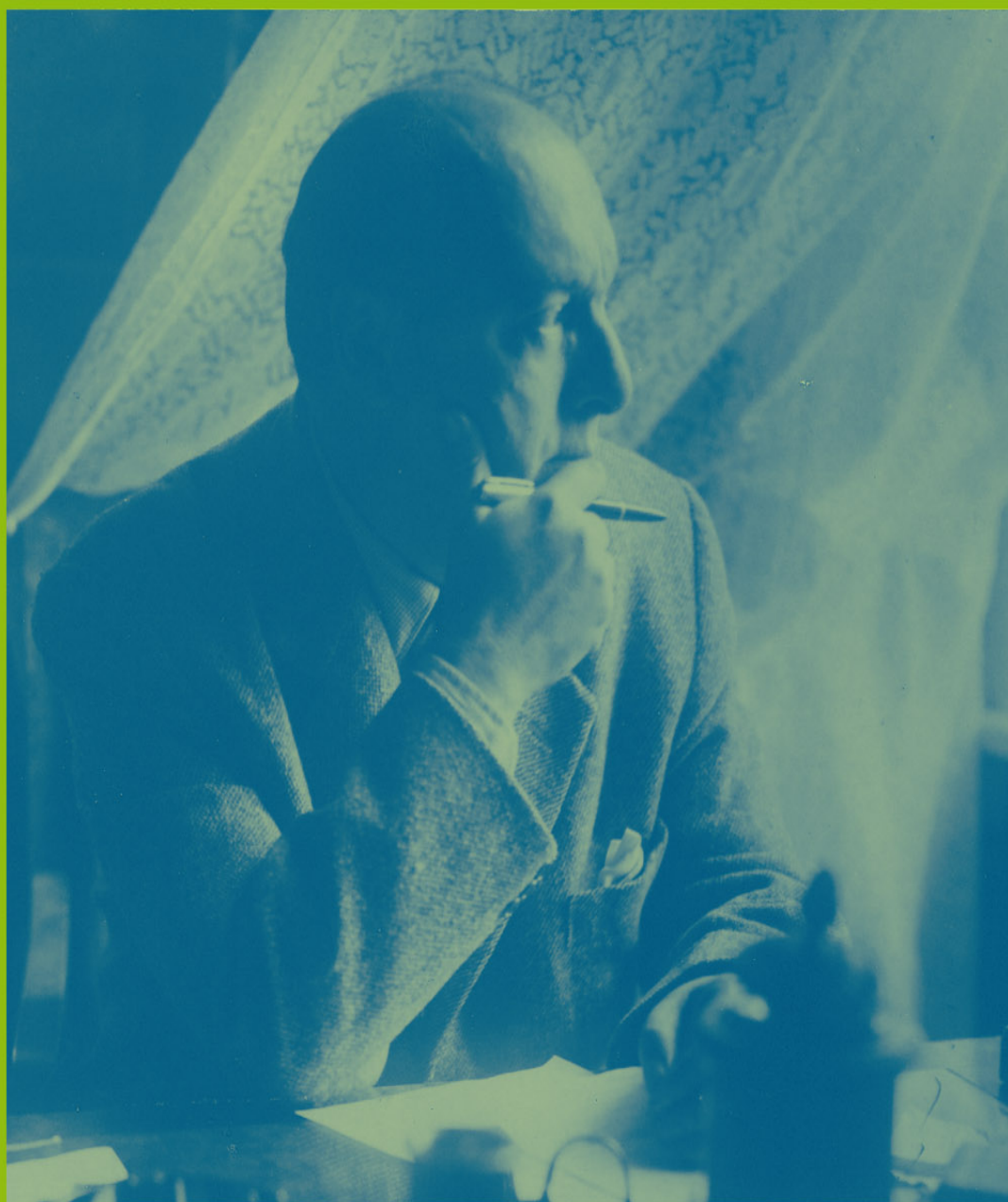


PABLO NERUDA

**HAUTEURS
DE MACCHU PICCHU**

ÉDITION BILINGUE



PABLO NERUDA
HAUTEURS
DE MACCHU PICCHU

ÉDITION BILINGUE

Traduit de l'espagnol (Chili)
par Roger Caillois



Design graphique **Vahram Muratyan pour les Éditions Seghers** assisté par
Le Studio. En couverture **Pablo Neruda**.

© Archivo Fotográfico Fundación Pablo Neruda.

Titre original : Alturas de Macchu Picchu

© Pablo Neruda et Fundación Pablo Neruda, 1961, 1973

Traduction française : © Éditions Seghers, Paris, 1961, 1973

ISBN : 978-2-232-12374-0

Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#).

TABLE DES MATIÈRES

Page de titre

Page de copyright

Préface

I - Del aire al aire, como una red

I - De l'air à l'air, comme un filet

II - Si la flor a la flor entrega el alto germen

II - Si la fleur à la fleur livre sa haute semence...

III - El ser como el maíz se desgranaba en el inacabable

III - L'être comme le maïs s'égrenait dans le grenier

IV - La poderosa muerte me invitó muchas veces

IV - La puissante mort m'invita maintes fois...

V - No eres tú, muerte grave

V - Ce n'était pas toi, mort solennelle

VI - Entonces en la escala de la tierra he subido

VI - Alors, j'ai monté sur l'échelle de la terre

VII - Muertos de un solo abismo

VII - Morts d'un seul abîme

VIII - Sube conmigo, amor americano

VIII - Monte avec moi, amour d'Amérique

IX - Aguila sideral, viña de bruma

IX - Aigle sidéral, vigne de brume

X - Piedra en la piedra, el hombre, dónde estuvo ?

X - Pierre dans la pierre, l'homme où était-il ?...

XI - A través del confuso esplendor

XI - A travers la confuse splendeur...

XII - Sube a nacer conmigo, hermano

XII - Monte ! Et nais avec moi, frère !

Note bibliographique

Préface

par Roger Caillois
de l'Académie française

Macchu Picchu, cité ou forteresse de pierres cyclopéennes, se dresse, au-dessus des lianes et des orchidées, sur une étroite plate-forme au flanc d'un pic des Andes. Découverte en 1911 par un professeur de Yale, Hiram Bingham, elle passe pour le dernier refuge où s'isola, après la conquête de Cuzco par Pizarre, un parti d'Incas irréductibles. Hiram Bingham la rechercha sur la foi d'un texte de Garcilaso qu'on tenait alors pour conte de nourrice. Il découvrit et le site inconcevable et les murailles inintelligibles.

Ces blocs énormes, hissés à telle altitude, polis, strictement assemblés, témoignent d'un monstrueux et inutile effort. En effet, ni les Incas, ni les tribus tantôt soumises et tantôt révoltées qu'ils affrontaient, ne connaissaient l'arc. D'ailleurs, l'auraient-ils connu, eussent-ils dû se protéger contre des traits dérisoires, que ces pierres démesurées, aux angles rentrants, d'un poids écrasant, d'une vaine épaisseur, demeureraient tout aussi luxueuses et tout aussi déconcertantes.

Sous la pointe du mont, une terrasse surplombe un coude du fleuve Urabamba, qui brille à fond d'abîme. Nid d'aigle émergeant de l'inextricable et vivace entrelacs de la forêt-mère, les murs gigantesques demeurent un défi et une énigme de l'homme à l'histoire.

Pablo Neruda n'a pas ressenti autrement la présence des vertigineux vestiges. Il ne s'en est pas approché en curieux, avide d'étrange ou de grandiose, ni en archéologue amateur de ruines instructives, mais en pèlerin venant s'interroger

sur un immense et obscur martyr. Il a gravi les lacets qui mènent jusqu'à l'esplanade déserte, dont l'accès, aujourd'hui encore, est rendu malaisé par une sorte de coalition des ressources majeures de la nature, l'abrupt des grandes arêtes de montagnes, parois nues et balcons sur le vide, ou bien les gigantesques haies vives, ronces, mâts, haubans et vergues, que sait épaissir la végétation des tropiques.

Le règne minéral occupe un mince palier entre le ciel infini et la puissante fermentation des arbres, des fougères et des mousses. Au prix de quels sacrifices l'industrie humaine parvint-elle à installer au cœur de cette solitude la mieux protégée ses structures personnelles : perpendiculaires et hypoténuses, rectangles et trapèzes ? Elles proclament les lignes d'une géométrie nouvelle, reconnaissable, presque inaltérable. Non point une esquisse labile qu'efface l'intempérie, mais un paraphe par la solennité et la marque décisive, le stigmat, l'empreinte permanente qui atteste sur la surface de la planète la signature et les songes du seul animal ambitieux.

Le poème de Neruda n'est rien d'autre qu'une longue méditation lyrique sur la grandeur et peut-être l'absurde de pareille entreprise. Le poète, sensible à son âpre magnificence, se demande toutefois si celle-ci n'est pas payée trop cher, et s'il est une commune mesure entre une merveille ruinée, abandonnée, reconquise par les racines et les herbes, et la somme de douleurs, de tourments et de trépas qu'elle a nécessairement coûtés. Tant d'hommes suppliciés et sacrifiés pour une cité secrète, pour un autel presque lunaire, édifié pour célébrer une liturgie inconnue et bientôt délaissée, vite forcée d'apparaître enfin ce qu'elle était : tout imaginaire.

En revanche, ne fut pas imaginaire l'inexpiable souffrance des constructeurs esclaves : l'oppression et l'injustice, la geôle et le fouet, la misère et la faim. Il reste en regard les portiques et les voûtes, les temples, les basiliques, les pyramides, toute une prestigieuse architecture surgie quelque part dans le monde et qui continue d'y publier avec majesté la présomption de l'espèce. Une poignante comptabilité, le doit et l'avoir de l'effort humain, constitue peut-être l'ultime ressort du poème.

Si Neruda prend parti, ses vers, tout de pitié pour l'humanité souffrante et de solidarité avec elle, n'en apparaissent pas moins comme une sorte d'hymne ébloui à la féroce et impressionnante construction. Il semble que l'ampleur et la puissance de la citadelle fantastique, par mystérieuse résonance, aient exigé du poète le chant le plus large et les images les plus fortes. Son inspiration s'est ainsi trouvée portée à une altitude où l'amour humain exclut soudain l'invective et la rancune, où il accepte l'héritage de la cruauté même.

Hauteurs de Macchu Picchu est né de cet accord entre la grandeur de l'objet du poème et l'éclat de sa langue. Les confuses, les contradictoires, les indestructibles revendications humaines y sont exprimées en un style d'une brutale et fastueuse splendeur. C'est assez pour que plusieurs reconnaissent en ce presque psaume un des sommets de l'œuvre de Pablo Neruda.

I

DEL aire al aire, como una red
vacía,
iba yo entre las calles y la atmôsfera, llegando y
despidiendo
en el advenimiento del otoño la moneda extendida
de las hojas, y entre la primavera y las espigas,
lo que el más grande amor, como dentro de un
guante
que cae, nos entrega como una larga luna.

(Días de fulgor vivo en la intemperie
de los cuerpos : aceros convertidos
al silencio del ácido :
noches deshilachadas hasta la última harina :
estambres agredidos de la patria nupcial.)

Alguien que me esperó entre los violines
encontrô un mundo como una torre enterrada
hundiendo su espiral más abajo de todas

las hojas de color de ronco azufre :
más abajo, en el oro de la geología,
como una espada envuelta en meteoros,
hundí la mano turbulenta y dulce
en lo más genital de lo terrestre.
Puse la frente entre las olas profundas,
descendí como gota entre la paz
sulfúrica,
y, como un ciego, regresé
al jazmin
de la gastada primavera humana.

I

DE l'air à l'air, comme un filet

Vide,

J'allai par les rues et l'atmosphère, survenant et
répandant,

Dans l'avènement de l'automne, la monnaie
prodiguée

Des feuilles, et entre le printemps et les épis,

Ce qu'un immense amour, comme à l'intérieur
d'un

gant

Qui tombe, nous livre comme une vaste lune.

(Jours de vive lumière dans l'intempérie

Des corps : aciers convertis

Au silence de l'acide,

Nuits effilochées jusqu'à la plus fine poudre,

Etamines assaillies de la patrie nuptiale.)

Quelqu'un qui m'attendit parmi les violons

Découvrit un monde comme une tour enterrée

Plongeant sa spirale plus bas que toutes
Les feuilles couleur de soufre rauque :
Plus bas, dans l'or de la géologie,
Comme une épée enveloppée de météores,
J'ai plongé ma main turbulente et douce,
Au plus génital du terrestre.
J'ai mis mon front parmi les vagues profondes,
Je suis descendu comme une goutte dans la paix
sulfurique,
Puis, comme un aveugle, je suis remonté
jusqu'aux
jasmins
Du printemps humain tant usé.

II

Si la flor a la flor entrega el alto germen
y la roca mantiene su flor diseminada
en su golpeado traje de diamante y arena,
el hombre arruga el pétalo de la luz que
recoge
en los determinados manantiales marinos
y taladra el metal palpitante en sus manos.
Y pronto, entre la ropa y el humo, sobre la
mesa hundida,
como una barajada cantidad, queda el alma :
cuarzo y desvelo, lágrimas en el océano
como estanques de frío : pero aún
mátala y agonízala con papel y con odio,
sumérgela en la alfombra cotidiana, desgárrala
entre las vestiduras hostiles del alambre.

No : por los corredores, aire, mar o caminos,
quién guarda sin puñal (como las encarnadas
amapolas) su sangre ? La colera ha extenuado

la triste mercancía del vendedor de seres,
y, mientras en la altura del ciruelo, el rocío
desde mil años deja su carta transparente
sobre la misma rama que lo espera, oh corazón,
oh frente triturada
entre las cavidades del otoño :

Cuântas veces en las calles de invierno de
una ciudad o en
un autobús o un barco en el crepúscul,
o en la soledad
mâs espesa, la de la noche de fiesta, bajo el
sonido
de sombras y campanas, en la misma gruta del
placer humano,
me quise detener a buscar la eterna veta
insondable
que antes toqué en la piedra o en el relámpago
que
el beso desprendía.
(Lo que en el cereal como una historia amarilla
de pequeños pechos preñados va repitiendo un
número
que sin cesar es ternura en las capas
germinales,

y que, idéntica siempre, se desgrana en marfil
y lo que en el agua es patria transparente,
campana
desde la nieve aislada hasta las olas sangrientas.)

No pude asir sino un racimo de rostros o
de máscaras
precipitadas, como anillos de oro vacío,
como ropas dispersas hijas de un otoño rabioso
que hiciera temblar el miserable árbol de las razas
asustadas.

No tuve sitio donde descansar la mano
y que, corriente como agua de manantial
encadenado,
o firme como grumo de antracita o cristal,
hubiera devuelto el calor o el frío de mi mano
extendida.

Qué era el hombre ? En qué parte de su
conversación abierta

entre los almacenes y los silbidos, en cuál de sus
movimientos metálicos
vivía lo indestructible, la imperecedero, la vida ?

II

Si la fleur à la fleur livre sa haute semence,
Si la roche garde sa fleur disséminée
Dans son habit battu de diamant et de sable,
L'homme froisse le pétale de la lumière qu'il
recueille
En de précises sources marines,
Et il fore le métal palpitant en ses mains,
Et bientôt, parmi les vêtements et la fumée, sur la
terrasse engloutie,
Comme une masse travaillée, l'âme demeure :
Quartz et insomnie, larmes dans l'Océan
Comme réservoir de glace. Mais ce n'est point
assez :
Tue-la, étouffe-la avec du papier et de la haine,
Plonge-la dans le tapis des jours, déchire-la,
Dans le tissu des barbelés ennemis.

Non : par les couloirs, l'air, la mer ou les
chemins,
Qui, sans poignard, conserve (comme les pavots

Ecarlates) son sang ? La colère a exténué
La triste marchandise du vendeur d'êtres,
Et cependant, au sommet du prunier, la rosée
Depuis mille ans laisse son message transparent
Sur le même rameau qui l'attend, ô cœur,
ô front broyés
Entre les cavités de l'automne !

Combien de fois dans les rues d'hiver d'une ville,
ou dans
Un autobus ou un bateau, dans le crépuscule
ou dans la plus épaisse
Solitude, celle d'une nuit de fête, sous un bruit
D'ombres et de cloches, dans la grotte même du
plaisir humain,
J'ai voulu rester à chercher l'éternel, l'insondable
filon,
Que j'avais auparavant touché dans la pierre ou
dans
l'éclair qui rayonnait du baiser.

(Ce qui dans la céréale, comme une histoire dorée
De petites poitrines enceintes, va répétant un
nombre
Qui sans cesse est tendresse dans les alvéoles

germinaux,
Histoire qui toujours identique s'égrène en ivoire,
Et ce qui dans l'eau est patrie transparente, cloche
Depuis la neige isolée jusqu'aux vagues
sanglantes.)

Je n'ai rien pu saisir qu'une grappe de visages ou
de masques

Précipités, comme des anneaux d'or vide,
Comme des vêtements, enfants épars d'un
automne rageur,

Qui ferait trembler l'arbre misérable des races
craintives.

Je n'ai pas trouvé de place où laisser reposer ma
main,

Endroit fluide comme eau de fontaine enchaînée,
Ou ferme comme fragment d'anthracite ou de
cristal,

Qui m'aurait rendu la chaleur ou le froid de ma
main étendue.

Qu'était-ce que l'homme ? Dans quelle partie de
sa

conversation ouverte,

Entre les comptoirs et les sifflets, dans lequel de
ses mouvements de métal,

Vivait l'indestructible, l'impérissable, la vie ?

III

EL ser como el maíz se desgranaba en el
inacabable
granero de los hechos perdidos, de los
acontecimientos
miserables, del uno al siete, al ocho,
y no una muerte, sino muchas muertes llegaba a
cada uno :
cada día una muerte pequeña, polvo, gusano,
lámpara
que se apaga en el lodo suburbio, una pequeña
muerte de alas gruesas
entraba en cada hombre como una corta lanza
y era el hombre asediado del pan o del cuchillo,
el ganadero : el hijo de los puertos, o el capitán
oscuro del arado,
o el roedor de las calles espesas :

todos desfallecieron esperando su muerte, su corta
muerte diaria :
y su quebranto aciago de cada día era

como una copa negra que bebían temblando

III

L'ÊTRE comme le maïs s'égrenait dans le grenier

Impossible à combler des faits perdus, des
événements

Misérables, du premier au septième, au huitième,
Et non point une mort, mais beaucoup arrivaient à
chacun :

Chaque jour une mort menue, poussière, larve et
lampe

Qui s'éteint dans la boue du faubourg, une petite
mort aux ailes pleines

Pénétrait en chaque homme comme une lame
courte :

Le pain comme le couteau faisaient le siège de
l'homme,

L'éleveur, le fils des ports, le capitaine obscur
Du labour, le rongeur des rues épaisses :

Tous défailirent en attendant leur mort, leur
courte mort quotidienne,

Et cette terrible épreuve de chaque jour était

Comme une coupe noire qu'ils buvaient en
tremblant.

IV

LA poderosa muerte me invitó muchas veces :
era como la sal invisible en las olas,
y lo que su invisible sabor diseminaba
era como mitades de hundimientos y altura
o vastas construcciones de viento y ventisquero.

Yo al férreo filo vine, a la angostura
del aire, a la mortaja de agricultura y piedra.
al estelar vacío de los pasos finales
y a la vertiginosa carretera espiral :
pero, ancho mar, oh, muerte !, de ola en ola no
vienes,
sino como un galope de claridad nocturna
o como los totales números de la noche.

Nunca llegaste a hurgar en el bolsillo, no era
posible tu visita sin vestimenta roja :
sin aurôral alfombra de cercado silencio :
sin altos o enterrados patrimonios de lágrimas.

No pude amar en cada ser un árbol
con su pequeño otoño auestas (la muerte de mil
hojas),
todas las falsas muertes y las resurrecciones
sin tierra, sin abismo :
quise nadar en las mas anchas vidas,
en las más sueltas desembocaduras,
y cuando poco a poco el hombre fué negándose
y fué cerrando paso y puerta para que no tocaran
mis manos manantiales su inexistencia herida,
entonces fuí por calle y calle y río y río,
y ciudad y ciudad y cama y cama,
y atravesô el desierto mi máscara salobre,
y en las últimas casas humilladas, sin lampara, sin
fuego,
sin pan, sin piedra, sin silencio, solo,
rodé muriendo de mi propia muerte.

IV

LA puissante mort m'invita maintes fois :
Elle était comme le sel invisible dans les vagues ;
Et ce que répandait son invisible saveur
Était comme moitiés de naufrage et hauteur,
Ou vastes structures de vents et de glaciers.

Et je vins au tranchant du fer, au défilé
De l'air, au linceul de l'agriculture et de la pierre,
Au vide stellaire des derniers pas,
A la vertigineuse route spirale :
Mais, vaste mer ! ô mort ! de vague en vague, toi
tu
ne viens
Que comme un galop de clarté nocturne
Ou comme les grands nombres de la nuit.

Jamais tu n'arrivas à fouiller dans la poche, ta
visite
N'était pas possible sans rouge accoutrement :
Sans tapis auroral de silence clos :

Sans héritages de larmes, exaltés ou enfouis.

Je n'ai pu chérir, en chaque être, un arbre,
Avec son petit automne sur le dos (la mort en
mille
feuilles) :

Toutes ces fausses morts et ces résurrections
Sans terre, sans abîme :

J'ai voulu nager dans les vies les plus larges,
Dans les embouchures les plus étales,
Et quand, peu à peu, l'homme me refusa
Et me ferma le passage et la porte, pour que mes
mains,

Ces sources, ne touchent pas son inexistence
blessée,

Alors j'errai par rue et rue, par fleuve et fleuve,
Et ville et ville, et lit et lit,

Et mon masque de sel traversa le désert,
Et dans les dernières des maisons humiliées, sans
lampe, sans feu,

Sans pain, sans pierre, sans silence, seul,
Je roulai mourant de ma propre mort.

V

No eres tû, muerte grave, ave de
plumas férreas,
la que el pobre heredero de las habitaciones
llevaba entre alimentos apresurados, bajo la piel
vacía :
era algo, un pobre pétalo de cuerda
exterminada :
un âtomo del pecho que no vino
al combate
o el âspero rocío que no cayô en la frente.
Era lo que no pudo renacer, un pedazo
de la pequeña muerte sin paz ni territorio :
un hueso, unâ campana que morían en él.

Yo levanté las vendas del yodo, hundí las manos
en los pobres dolores que mataban la muerte,
y no encontré en la herida sino una racha
fría
que entraba por los vagos intersticios del alma.

V

CE n'était pas toi, mort solennelle, rapace aux
plumes de fer,

Celle que le misérable héritier de ces demeures
Portait, avec sa nourriture hâtive, sous sa peau
vide :

C'était un rien : un pauvre pétale de corde
exténuée,

La parcelle d'une poitrine qui jamais ne connut la
bataille,

Ou quelque âpre rosée qui ne tomba sur aucun
front.

C'était ce qui ne put renaître, un fragment

D'une mort minuscule, sans paix ni domaine :

Un os, une vibration qui mouraient en lui.

J'enlevai les bandages d'iode, je plongeai les
mains

Dans les pauvres douleurs qui tuaient la mort,

Et je n'ai rien trouvé dans la blessure qu'une
rafale

froide

Qui pénétrait par les vagues interstices de l'âme.

VI

ENTONCES en la escala de la tierra he subido
entre la atroz maraña de las selvas perdidas

hasta ti, Macchu Picchu.

Alta ciudad de piedras escalares,
por fin morada del que lo terrestre
no escondió en las dormidas vestiduras.
En ti, como dos líneas paralelas,
la cuna del relámpago y del hombre
se mecían en un viento de espinas.

Madre de piedra, espuma de los cóndores.

Alto arrecife de la aurora humana.

Pala perdida en la primera arena.

Esta fué la morada, éste es el sitio :
aquí los anchos granos del maíz ascendieron

y bajaron de nuevo como granizo rojo.

Aquí la hebra dorada salió de la vicuña
a vestir los amores, los túmulos, las madres,
el rey, las oraciones, los guerreros.

Aquí los pies del hombre descansaron de noche
junto a los pies del águila, en las altas guaridas
carniceras, y en la aurora
pisaron con los pies del trueno la niebla
enrarecida,
y tocaron las tierras y las piedras
hasta reconocerlas en la noche o la muerte.

Miro las vestiduras y las manos,
el vestigio del agua en la oquedad sonora,
la pared suavizada por el tacto de un rostro
que miró con mis ojos las lámparas terrestres,
que aceitó con mis manos las desaparecidas
maderas : porque todo, ropaje, piel,
vasijas,
palabras, vino, panes,
se fué, cayó a la tierra.

Y el aire entró con dedos
de azahar sobre todos los dormidos :

mil años de aire, meses, semanas de aire,
de viento azul, de cordillera férrea,
que fueron como suaves huracanes de pasos
lustrando el solitario recinto de la piedra

VI

ALORS, j'ai monté sur l'échelle de la terre,
Parmi l'atroce enchevêtrement des forêts perdues,

Jusqu'à toi, Macchu Picchu.

Haute cité de pierres escalières,
La demeure, enfin, de ce que la terre
Ne dissimula pas sous des vêtements endormis.
En toi, comme deux lignées parallèles,
Le berceau de l'éclair et celui de l'homme
Se balançaient dans un vent d'épines.

Mère de pierre, écume des condors.

Hauts récifs de l'aurore humaine.

Pelle abandonnée dans le premier sable.

Ceci fut la demeure, ceci est le lieu :
Là, les larges grains de maïs montèrent

Et descendirent à nouveau comme une grêle
rouge.

Là, le fil doré fut tiré de la vigogne
Pour vêtir les amours, les tombes, les mères,
Le roi, les prières, les guerriers.

Là, les pieds de l'homme reposèrent la nuit,
Auprès des serres de l'aigle, dans les hauts
repaire

Des carnassiers, et, à l'aurore,
Foulèrent à côté des pieds du tonnerre le
brouillard

raréfié,

Et touchèrent terres et pierres assez
Pour les reconnaître dans la nuit ou la mort.

Je regarde les vêtements et les mains,
La trace de l'eau dans le creux sonore,
La paroi adoucie par le contact d'un visage
Qui regarda, avec mes yeux, les lampes de la
terre,

Qui huila, avec mes mains, les bois

Disparus, parce que tout, les habits, la peau,
la vaisselle,

Les mots, le vin, le pain,

Tomba, s'en fut à la terre.

Et l'air passa avec ses doigts
De jasmin sur tous les dormants :
Mille années d'air, des mois, des semaines d'air,
De vent bleu, de cordillère de fer,
Qui furent comme de doux ouragans de pas
Lustrant le solitaire enclos de la pierre.

VII

MUERTOS de un solo abismo, sombras de una
hondonada,

la profunda, es así como al tamaño
de vuestra magnitud

vino la verdadera, la más abrasadora

muerte y desde las rocas taladradas,

desde los capiteles escarlata,

desde los acueductos escalares

os desplomasteis como en un otoño

en una sola muerte.

Hoy el aire vacío ya no llora,

ya no conoce vuestros pies de arcilla,

ya olvidó vuestros cántaros que filtraban el cielo

cuando lo derramaban los cuchillos del rayo,

y el árbol poderoso fué comido

por la niebla, y cortado por la racha.

El sostuvo una mano que cayó de repente

desde la altura hasta el final del tiempo.

Ya no sois, manos de araña, débiles

hebras, tela enmarañada :
cuanto fuistes cayó : costumbres, sílabas
raídas, máscaras de luz deslumbradora
Pero una permanencia de piedra y de palabra :
la ciudad como un vaso se levantô en las manos
de todos, vivos, muertos, callados, sostenidos
de tanta muerte, un muro, de tanta vida
un golpe
de pétalos de piedra : la rosa permanente, la
morada :
este arrecife andino de colonias glaciales

Cuando la mano de color de arcilla
se convirtió en arcilla, y cuando los pequeños
párpados se cerraron
llenos de ásperos muros, poblados de castillos,
y cuando todo el hombre se enredó en su agujero,
quedô la exactitud enarbolada :
el alto sitio de la aurora humana :
la mäs alta vasija que contuvo el silencio :
una vida de piedra después de tantas vidas.

VII

MORTS d'un seul abîme, ombres d'une seule
profondeur,
La plus creuse, il arriva qu'à l'échelle
De votre grandeur,
Survint la véritable mort, la plus dévorante
Des morts ; et depuis les roches perforées,
Depuis les chapiteaux écarlates,
Depuis les aqueducs en terrasses
Vous vous êtes écroulés, comme dans un
automne,
En une seule mort.
Aujourd'hui, l'air vide ne pleure plus,
Il ne connaît plus vos pieds d'argile,
Il avait déjà oublié vos jarres qui filtraient le ciel,
Quand les couteaux de la foudre le dépeçaient.
L'arbre puissant fut mangé
Par le brouillard et coupé par la bourrasque.
Il soutenait une main qui tomba brusquement
Du haut des sommets jusqu'à la fin du temps.

Déjà vous n'existez plus, mains d'araignée,
fragiles

Aiguillées, toile embrouillée :

Tout ce que vous fûtes, tomba : coutumes,
syllabes

Râpées, masques d'éblouissante lumière.

Du moins subsistent la pierre et le discours :

La ville qui comme une coupe fut élevée dans les
mains

De tous, vivants, morts, silencieux, soutenus

Par une si grande mort, un mur, par une si grande
vie, un choc

De pétales de pierre : la rose permanente,

la demeure :

Ce récif sur les Andes de colonies glacées.

Quand la main couleur d'argile

Devint elle-même argile, et quand les pauvres
paupières furent fermées,

Emplies de murs rugueux et peuplées de
châteaux,

Et quand tout l'homme se recroquevilla dans son
trou,

L'exactitude resta hissée comme une oriflamme :

Le haut lieu de l'aurore humaine :

Le plus haut vase qui contient le silence

Une vie de pierre après une multitude de vies.

VIII

SUBE conmigo, amor americano.

Besa conmigo las piedras secretas.

La plata torrenciel del Urubamba
hace volar el polen a su copa amarilla.

Vuela el vacío de la enredadera,
la planta pétrea, la guirnalda dura
sobre el silencio del cajôn serrano.

Ven, minúscula vida, entre las alas
de la tierra, mientras – cristal y frío, aire golpeado
apartando esmeraldas combatidas,
oh, agua salvaje, bajas de la nieve.

Amor, amor, hasta la noche abrupta,
desde el sonoro pedernal andino,
hacia la aurora de rodillas rojas,
contempla el hijo ciego de la nieve.

Oh, Wilkamayu de sonoros hilos,
cuando rompes tus truenos lineales
en blanca espuma, como herida nieve,
cuando tu vendaval acantilado
canta y castiga despertando al cielo,
qué idioma traes a la oreja apenas
desarraigada de tu espuma andina ?

Quién apresô el relâmpago del frîo
y lo dejô en la altura encadenado,
repartido en sus lágrimas glaciales,
sacudido en sus rápidas espadas,
golpeando sus estambres aguerridos,
conducido en su cama de guerrero,
sobresaltado en su final de roca ?

Qué dicen tus destellos acosados ?
Tu secreto relámpago rebelde
antes viajó poblado de palabras ?
Quién va rompiendo sîlabas heladas,
idiomas negros, estandartes de oro,
bocas profundas, gritos sometidos,
en tus delgadas aguas arteriales ?

Quién va cortando párpados florales
que vienen a mirar desde la tierra ?
Quién precipita los racimos muertos
que bajan en tus manos de cascada
a desgranar su noche desgranada
en el carbón de la geología ?

Quién despeña la rama de los vínculos ?
Quién otra vez sepulta los adioses ?

Amor, amor, no toques la frontera,
ni adores la cabeza sumergida :
deja que el tiempo cumpla su estatura
en su salón de manantiales rotos,
y, entre el agua veloz y las murallas,
recoge el aire del desfiladero,
las paralelas láminas del viento,
el canal ciego de las cordilleras,
el áspero saludo del rocío,
y sube, flor a flor, por la espesura,
pisando la serpiente despeñada.

En la escarpada zona, piedra y bosque,
polvo de estrellas verdes, selva clara,
Mantur estalla como un lago vivo

o como un nuevo piso del silencio.

Ven a mi propio ser, al alba mía,
hasta las soledades coronadas.

El reino muerto vive todavía.

Y en el Reloj la sombra sanguinaria
del cóndor cruza como una nave negra.

VIII

MONTE avec moi, amour d'Amérique.

Baise avec moi les pierres secrètes.

L'argent torrentiel de l'Urubamba
Fait voler le pollen à sa coupe jaune.

Que s'envole le vide de la plante grimpante,
De la plante de pierre, de la dure guirlande,
Au-dessus du silence, dans les couloirs des monts.

Viens, vie minuscule, entre les ailes
De la terre, pendant que toi, eau sauvage,
Qui étales mille émeraudes combattues,
Cristal et froid, air flagellé, tu descends de la
neige.

Amour, amour, jusqu'à la nuit abrupte
Depuis le sonore silex de l'Ande
Jusqu'à l'aurore aux genoux rouges,

Contemple le fils aveugle de la neige.

O Wilkamayu, aux filets sonores,
Quand tu brises tes grondements linéaires
En blanche écume, comme neige blessée,
Quand ta tempête tombant à pic
Chante et châtie le ciel qu'elle éveille,
Quel langage apportes-tu à une oreille à peine
Dégagée de ton écume d'Ande ?

Qui saisit l'éclair du froid
Et le laissa enchaîné sur la hauteur,
Réparti en larmes glacées,
Secoué en rapides épées,
Heurtant ses étamines durcies,
Conduit à sa couche de guerrier,
Sursautant sur les roches finales ?

Que disent tes étincelles pourchassées ?
Ton secret éclair rebelle
Auparavant voyagea-t-il, peuplé de mots ?
Qui va broyant syllabes glacées,
Langages noirs, étendards d'or,
Bouches profondes, cris d'esclaves
Dans tes maigres eaux artérielles ?

Qui va coupant les paupières des fleurs
Qui sortent de la terre pour regarder ?
Qui jette les grappes mortes
Descendant dans tes mains de cascades
Pour égrener leur nuit égrenée
Dans le charbon de la géologie ?

Qui précipite la branche des liens ?
Qui ensevelit à nouveau les adieux ?

Amour, amour, ne touche pas la frontière,
Ni n'adore la tête engloutie :
Laisse que le temps en accomplisse la grandeur
Dans son salon de sources brisées,
Et, entre l'eau rapide et les murs,
Recueille l'air du défilé,
Les lames parallèles du vent,
Le canal aveugle des Cordillères
L'âpre salut de la rosée,
Et monte, fleur à fleur, à travers l'épaisseur
Foulant le serpent précipité.

C'est la zone escarpée, pierre et bois,
Poussière de vertes étoiles, forêt claire,

Mantur éclate comme un lac vivant
Ou comme un nouvel étage du silence.

Viens à mon être, viens à mon aube,
Jusqu'aux solitudes couronnées.
Le royaume mort demeure encore vivant.

Et, sur l'Horloge, l'ombre sanguinaire
Du condor croise comme un vaisseau noir.

IX

AGUILA sideral, viña de bruma.

Bastión perdido, cimitarra ciega.

Cinturón estrellado, pan solemne.

Escala torrencial, párpado inmenso.

Túnica triangular, polen de piedra

Lámpara de granito, pan de piedra.

Serpiente mineral, rosa de piedra.

Nave enterrada, manantial de piedra.

Caballo de la luna, luz de piedra.

Escuadra equinoccial, vapor de piedra.

Geometría final, libro de piedra.

Témpano entre las ráfagas labrado.

Madrépora del tiempo sumergido.

Muralla por los dedos suavizada.

Techumbre por las plumas combatida.

Ramos de espejo, bases de tormenta.

Tronos volcados por la enredadera.

Régimen de la garra encarnizada.

Vendaval sostenido en la vertiente.

Inmóvil catarata de turquesa.

Campana patriarcal de los dormidos.

Argolla de las nieves dominadas.

Hierro acostado sobre sus estatuas.

Inaccesible temporal cerrado.

Manos de puma, roca sanguinaria.

Torre sombrera, discusión de nieve.

Noche elevada en dedos y raíces.

Ventana de las nieblas, paloma endurecida.

Planta nocturna, estatua de los truenos.

Cordillera esencial, techo marino.

Arquitectura de águilas perdidas.

Cuerda del cielo, abeja de la altura.

Nivel sangriento, estrella construída

Burbuja mineral, luna de cuarzo.

Serpiente andina, frente de amaranto.

Cúpula del silencio, patria pura.

Novia del mar, árbol de catedrales.

Ramo de sal, cerezo de alas negras.

Dentadura nevada, trueno frío.

Luna arañada, piedra amenazante.

Cabellera del frío, acción del aire.

Volcán de manos, catarata oscura.

Ola de plata, dirección del tiempo.

IX

AIGLE sidéral, vigne de brume.

Bastion perdu, cimenterre aveugle.

Ceinture constellée, pain solennel.

Echelle torrentielle, immense paupière.

Tunique triangulaire, pollen de pierre.

Lampe de granit, pain de pierre.

Serpent minéral, rose de pierre.

Navire enterré, source de pierre.

Cheval de lune, lumière de pierre.

Escadre équinoxiale, vapeur de pierre.

Géométrie finale, livre de pierre.

Bloc de glace poli par les rafales.

Madrépore du temps englouti.

Muraille adoucie par les doigts.

Toiture combattue par les plumes.

Bouquets de miroir, appuis de tempête.

Trônes renversés par les lianes.

Ordre de la serre ensanglantée.

Ouragan en suspens sur la pente.

Immobile cataracte de turquoise.

Cloche patriarcale des endormis.

Carcan des neiges dominées.

Fer couché sur les statues.

Inaccessible orage fermé.

Griffes de puma, roche sanguinaire.

Tour ombreuse, dispute de neige.

Nuit qui s'élève en doigts et racines.

Fenêtre des brouillards, colombe endurcie.

Plante nocturne, statue des tonnerres.

Cordillère essentielle, toit marin.

Architecture d'aigles perdus.

Corde du ciel, abeille de l'altitude.

Palier sanglant, étoile construite.

Ecume minérale, lune de quartz.

Serpent des Andes, front d'amarante.

Coupole du silence, patrie pure.

Fiancée de la mer, arbre de cathédrales.

Bouquet de sel, cerisier aux ailes noires.

Denture enneigée, tonnerre froid.

Lune griffée, pierre menaçante.

Chevelure du froid, action de l'air.

Volcan de mains, cataracte obscure.

Vague d'argent, direction du temps.

X

PIEDRA en la piedra, el hombre, dónde estuvo ?
Aire en el aire, el hombre, dónde estuvo ?
Tiempo en el tiempo, el hombre, dónde estuvo ?
Fuiste también el pedacito roto
del hombre inconcluso, de águila vacía
que por las calles de hoy, que por las huellas,
que por las hojas del otoño muerto
va machacando el alma hasta la tumba ?
La pobre mano, el pie, la pobre vida...
Los días de la luz deshilachada
en ti, como la lluvia
sobre las banderillas de la fiesta,
dieron pétalo a pétalo de su alimento oscuro
en la boca vacía ?
Hambre, coral del hombre,
hambre, planta secreta, raíz de los leñadores,
hambre, subió tu raya de arrecife
hasta estas altas torres desprendidas ?

Yo te interrogo, sal de los caminos,
muéstrame la cuchara, déjame, arquitectura,
roer con un palito los estambres de piedra,
subir todos los escalones del aire hasta el vacío,
rascar la entraña hasta tocar el hombre.

Macchu Picchu, pusiste
piedras en la piedra, y en la base, harapo ?
Carbón sobre carbón, y en el fondo la lágrima ?
Fuego en el oro, y en él, temblando el rojo
goterôn de la sangre ?

Devuélveme el esclavo que enterraste !

Sacude de las tierras el pan duro
del miserable, muéstrame los vestidos
del siervo y su ventana.

Dime cómo durmiô cuando vivía.

Dime si fué su sueño
ronco, entreabierto, como un hoyo negro
hecho por la fatiga sobre el muro.

El muro, el muro ! Si sobre su sueño
gravitô cada piso de piedra, y si cayó bajo ella
como bajo una luna, con el sueño !

Antigua América, novia sumergida,
también tus dedos,

al salir de la selva hacia el alto vacío de los
dioses,
bajo los estandartes nupciales de la luz y
el decoro,
mezclándose al trueno de los tambores y de las
lanzas,
también, también tus dedos,
los que la rosa abstracta y la línea del frío, los
que el pecho sangriento del nuevo cereal
trasladaron
hasta la tela de materia radiante, hasta las duras
cavidades,
también, también, América enterrada, guardaste
en lo más bajo,
en el amargo intestino, como un águila, el
hambre ?

X

PIERRE dans la pierre, l'homme, où était-il ?

Air dans l'air, l'homme, où était-il ?

Temps dans le temps, l'homme, où était-il ?

Tu fus sans doute aussi le débris

De l'homme inachevé, d'aigle vide,

Qui par les rues d'aujourd'hui, qui par les
ornières,

Qui par les feuilles de l'automne mort,

Va triturant son âme jusqu'à la tombe,

La pauvre main, le pied, la pauvre vie !

Les jours de lumière effilochée

En toi, comme la pluie

Sur les banderilles de la fête,

Pétale à pétale donnèrent leur aliment obscur

A une bouche vide.

Faim, corail de l'homme,

Faim, plante secrète, racine des bûcherons,

Faim, ta ligne de récifs s'éleva-t-elle

Jusqu'à ces hautes tours abandonnées ?

Je t'interroge, sel des chemins.
Montre-moi la truelle ; laisse-moi, architecture,
User avec un pauvre bâton les étamines de pierre,
Monter toutes les marches de l'air jusqu'au vide,
Gratter l'entraille jusqu'à toucher l'homme.
Macchu Picchu, as-tu posé
Pierre sur pierre et, au fond, le haillon ?
Charbon sur charbon et, au fond, les larmes ?
Le feu dans l'or et, rouge et tremblante en lui,
Une large goutte de sang ?
Rends-moi l'esclave que tu as enterré !
Arrache à la terre le pain dur
Du misérable ! Montre-moi les habits
Du serf et sa fenêtre !
Dis-moi comme il dormait durant sa vie,
Dis-moi si son sommeil
Fut rauque, entrouvert, comme le trou noir
Que fait la fatigue sur un mur ?
Le mur, le mur ! Si, sur son sommeil,
Pesa chaque étage de pierre et s'il tomba sous elle
Comme sous une lune, avec son sommeil !

Antique Amérique, fiancée submergée.
Tes doigts aussi,

Au sortir de la forêt, jusqu'à la vide altitude de
dieux,
Sous les étendards nuptiaux de la lumière et sous
l'honneur,
Mêlés au tonnerre des tambours et des lances,
Tes doigts, tes doigts aussi,
Ceux qui portèrent la rose abstraite et la ligne du
froid, ceux
Qui portèrent la poitrine ensanglantée du nouveau
céréale,
Jusqu'à la trame de matière rayonnante, jusqu'aux
dures cavités,
Avec eux, avec eux, Amérique enterrée, as-tu
gardé
au plus profond
De tes entrailles amères, comme un aigle, la
faim ?

XI

A través del confuso esplendor,
a través de la noche de piedra, déjame hundir la
mano
y deja que en mí palpite, como un ave mil años
prisionera,
el viejo corazón del olvidado !
Déjame olvidar hoy esta dicha, que es más ancha
que el mar,
porque el hombre es más ancho que el mar y que
sus islas,
y hay que caer en él como en un pozo para salir
del
fondo
con un ramo de agua secreta y de verdades
sumergidas.
Déjame olvidar, ancha piedra, la proporciôn
poderosa,
la trascendente medida, las piedras del panal,
y de la escuadra déjame hoy resbalar

la mano sobre la hipotenusa de áspera sangre y
cilicio.

Cuando, como una herradura de élitros rojos, el
côndor furibundo
me golpea las sienes en el orden del vuelo
y el huracán de plumas carniceras barre el polvo
sombrío

de las escalinatas diagonales, no veo a la bestia
veloz,

no veo el ciego ciclo de sus garras,
veo el antiguo ser, servidor, el dormido
en los campos, veo un cuerpo, mil cuerpos, un
hombre, mil mujeres,
bajo la racha negra, negros de lluvia y noche,
con la piedra pesada de la estatua :

Juan Cortapiedras, hijo de Wiracocha,
Juan Comefrío, hijo de estrella verde,
Juan Piesdescalzos, nieto de la turquesa,

sube a nacer conmigo, hermano.

XI

A travers la confuse splendeur

A travers la nuit de pierre, laisse-moi plonger la
main

Et laisse palpiter en moi comme un oiseau mille
ans

prisonnier

Le vieux cœur de l'oublié !

Laisse-moi oublier aujourd'hui ce bonheur plus
ample que la mer.

Car l'homme est plus vaste que la mer avec ses
îles,

Et il faut tomber en lui comme en un puits pou
rejaillir du fond

Avec un bouquet d'eau secrète et de vérités
englouties.

Laisse-moi oublier, large pierre, la proportion
puissante,

La mesure transcendante, les pierres de la ruche,

Et le long de l'équerre, laisse-moi glisser

La main sur l'âpre hypoténuse du sang et du
cilice.

Quand le condor furieux, comme un fer à cheval
aux élytres rouges,

Me frappe les tempes dans sa ligne de vol

Et quand l'ouragan, de ses plumes de carnassier,
balaie la sombre poussière

Des perrons obliques, je ne vois pas la bête
rapide,

Je ne vois pas le cercle aveugle de ses griffes,

Je vois l'être antique, le serviteur, l'endormi

Dans les champs, je vois un corps, mille corps, un
homme, mille femmes,

Sous la rafale noire, noirs de pluie et de nuit,

Avec la lourde pierre de la statue.

Jean Brisecaillou, fils de Wiracocha,

Jean Mangefroid, fils d'étoile verte,

Jean Piedsnus, petit-fils de la turquoise :

Monte, et nais avec moi, frère !

XII

SUBE a nacer conmigo, hermano.

Dame la mano desde la profunda
zona de tu dolor diseminado.

No volverás del fondo de las rocas.

No volverás del tiempo subterráneo.

No volverás tu voz endurecida.

No volverán tus ojos taladrados.

Mírame desde el fondo de la tierra,
labrador, tejedor, pastor callado :
domador de guanacos tutelares :
albañil del andamio desafiado :
aguador de las lágrimas andinas :
joyero de los dedos machacados :
agricultor temblando en la semilla :
alfarero en tu greda derramado.

Traed a la copa de esta nueva vida
vuestros viejos dolores enterrados.

Mostradme vuestra sangre y vuestro surco,
decidme : aquí fuí castigado,
porque la joya no brilló o la tierra
no entregó a tiempo la piedra o el grano :
señaladme la piedra en que caísteis
y la madera en que os crucificaron,
encendedme los viejos pedernales,
las viejas lámparas, los látigos pegados
a través de los siglos en las llagas
y las hachas de brillo ensangrentado.

Yo vengo a hablar por vuestra boca muerta.
A través de la tierra juntad todos
los silenciosos labios derramados
y desde el fondo habladme toda esta larga noche,
como si yo estuviera con vosotros anclado,

contadme todo, cadena a cadena,
eslabón a eslabón, y paso a paso,
afilad los cuchillos que guardasteis,
ponedlos en mi pecho y en mi mano,
como un río de rayos amarillos,
como un río de tigres enterrados,
y dejadme llorar, horas, días, años,

edades ciegas, siglos estelares.

Dadme el silencio, el agua, la esperanza.

Dadme la lucha, el hierro, los volcanes.

Apegadme los cuerpos como imanes.

Acudid a mis venas y a mi boca.

Hablad por mis palabras y mi sangre.

XII

MONTE ! Et nais avec moi, frère !

Donne-moi la main, du fond

De ta douleur éparse.

Tu ne reviendras pas de l'épaisseur des pierres,

Tu ne reviendras pas du temps souterrain,

Ni ne reviendra ta voix rauque,

Ni ne reviendront tes yeux perforés.

Regarde-moi depuis le fond de la terre

Laboureur, tisserand, pasteur taciturne :

Dompteur des vigognes tutélaires :

Maçon du traître échafaudage :

Porteur d'eau chargé des larmes des Andes :

Joillier aux doigts broyés :

Semur tremblant dans sa semence :

Potier répandu dans sa glaise.

Apportez à la coupe de la vie nouvelle

Vos vieilles douleurs ensevelies.

Montrez-moi votre sang, votre sillon
Dites-moi : ici, je fus puni
Parce que la gemme fut sans éclat, parce que le
sol
Ne donna pas à temps la pierre ou le grain.
Désignez-moi la pierre où vous êtes tombés,
Le bois où vous fûtes crucifiés
Eclairez pour moi les antiques silex,
Les vieilles lampes, les fouets collés
Aux plaies à longueur de siècles
Et les haches brillantes sous le sang.

Moi, je viens parler par votre bouche morte.
Unissez à travers la terre toutes vos
Silencieuses lèvres dispersées
Et depuis votre abîme, durant toute
Cette longue nuit, parlez-moi
Comme si j'étais retenu par la même ancre que
vous,
Racontez-moi tout, chaîne après chaîne,
Maillon après maillon, pas à pas,
Affilez les couteaux que vous avez conservés
Mettez-les-moi dans la poitrine et dans les mains
Comme fleuve d'éclairs jaunes
Comme fleuve de tigres enterrés

Et laissez-moi pleurer, des heures, des jours, des
ans

Des âges aveugles, des siècles sidéraux.

Donnez-moi le silence, l'eau, l'espérance

Donnez-moi la lutte, le fer, les volcans.

Comme autant d'aimants, suspendez à moi vos
corps.

Envahissez mes veines et ma bouche.

Parlez par mes mots, parlez par mon sang.

Cette traduction de *Alturas de Macchu Picchu* remonte à 1944. Pablo Neruda m'avait lu son poème, dans sa maison de Santiago du Chili, peu de temps après l'avoir terminé. Je me proposai aussitôt de le traduire. Je publiai les trois premières laisses de la version française dans la revue *La France libre* à Londres en 1944, et les repris ensuite dans le numéro 1 de la revue *La Licorne* à Paris en 1947. Les parties 4 à 11 parurent dans *Confluences* en février 1946. La douzième et dernière partie demeura inédite.

Alturas de Macchu Picchu, publié à part en 1947 avec des illustrations de José Venturelli, forme le second poème du *Canto General*, publié en 1950. Le texte en diffère par quelques détails de celui du manuscrit que m'avait remis le poète plusieurs années auparavant et sur lequel j'avais effectué ma traduction, parue paradoxalement avant lui.

Au moment de publier celle-ci en volume, aux Éditions Seghers en 1961, je l'ai naturellement rendue conforme au texte qui figure dans le *Canto General*. D'où certaines dissemblances avec ma première version. Les autres corrections procèdent d'un souci de plus grande exactitude littéraire ou poétique.

Je remercie Julio Cortazar de m'avoir préservé de plusieurs pièges.

R. C.
octobre 1973.